

ERNEST LE BARZIC - ROH-VUR

LA ROCHE-DERRIEN

ET SES ENVIRONS

Le barde Narcisse Quellien

Ouvrage subventionné par l'U. D. S. I.
des Côtes-du-Nord

ADDENDA

IMPRIMERIES SIMON
12, Rue du Pré-Botté - RENNES

ERNEST LE BARZIC - ROH-VUR

LA ROCHE-DERRIEN

ET SES ENVIRONS

Le barde Narcisse Quellien

Ouvrage subventionné par l'U. D. S. I.
des Côtes-du-Nord

ADDENDA

IMPRIMERIES SIMON
12, Rue du Pré-Botté - RENNES

LA ROCHE-DERRIEN
et ses environs

LE BARDE NARCISSE QUELLIEN

ERNEST LE BARZIC - ROUEN

LA ROCHE-DERRIEN

ET SES ENVIRONS

Le barde Narcisse Quellien

Chaque dimanche de 10 h. à 12 h.

ADDENDA

IMPRIMERIE LE BARZIC - ROUEN

A Monsieur Georges Toupin,
Contrôleur central honoraire des
Contributions Directes, « Breton de
Paris » resté fidèle à la petite patrie
grâce aux œuvres de N. Quellien
qu'il s'honore d'avoir bien connu
dans son enfance.

E. B.

L'ÉGRENEUSE A LIN LE GARDIEN

L'inventeur de cette égreneuse, Jean-Marie Le Gardien, était cultivateur à Coatréven.

C'est en 1913 qu'il réalisa la première machine qu'il perfectionna ensuite d'année en année. Les brevets français datent de 1915 et de 1916. L'inventeur prit ensuite un brevet belge en 1920 et vendit sa machine à la Belgique.

Son fils, Jean-Pierre Le Gardien, y apporta quelques modifications. En 1923, il entre en pourparlers avec la firme anglaise Vickers. Aux frais de cette maison, il se rend en Angleterre avec sa machine et y fait une série de démonstrations. L'égreneuse est adoptée par M. Robert Boby, associé de Vickers, qui en fait construire de nombreux exemplaires pour son usine de Bury-Saint-Edmunds, dans le comté de Suffolk, où elle prend le nom de « The Boby Flax de-seeding machine » (Le Gardien patent).

Jean-Pierre Le Gardien a fondé un important commerce à La Roche-Derrien, en 1924. Il y a fait d'excellentes affaires et élevé une belle famille. Pendant de nombreuses années, il a été l'un de nos meilleurs conseillers municipaux.

Avec une égreneuse sur roues pesant seulement deux tonnes, Jean-Pierre Le Gardien a continué à faire du travail à façon dans les fermes des environs.

Il est bien regrettable que cette invention soit restée

à peu près inconnue chez nous, alors qu'elle a été largement exploitée à l'étranger.

Notons cependant que l'égreneuse fut adoptée par tous les teilleurs des environs qui abandonnèrent sans regret l'égrenage « à la peigne », travail lent et salissant. Le « peigne » était un appareil rudimentaire de 28 à 35 dents de fer d'une vingtaine de centimètres de longueur et rangés verticalement, en une seule ligne, sur un montant de bois.

Hélas, la culture du lin, si florissante chez nous il y a quelques années, a pratiquement disparu depuis 1955. En 1939, il y avait dans l'excellent centre linier trégorrois une récolte de 3.900 hectares et, en 1956, elle n'était plus que de 300 hectares. Une cinquantaine de teillages ont fonctionné, occupant de 600 à 700 ouvriers ruraux.

Grandeur et pitoyable décadence d'une culture et d'une industrie rurale si prospères dans la région pendant trois quarts de siècle ! Il n'est pas de notre propos d'en discerner les causes, notons cependant les méventes dues à de sévères concurrences, le coût des moyens de transport, l'extension de la vente des produits en nylon.

*

**

Cette très modeste petite notice est dédiée à la mémoire d'un des enfants de Jean-Pierre Le Gardien, mon cher petit ami « Jô », étudiant en médecine, mort accidentellement au cours de ces grandes vacances 1958. Il aimait l'histoire locale et avait la fierté de sa ville natale. Il fut l'un de ceux qui s'intéressèrent le plus (et de façon... efficiente !) à ma monographie.

NOTES SUR NARCISSE QUELLIEN

En cette année 1958 où nous avons marqué un point sérieux en faveur de l'enseignement du breton, nous nous plaisons à rappeler que Narcisse Quellien, dans son discours prononcé à Tréguier, le 2 août 1884, au cours du « Diner Celtique », déclara: « Nous avons demandé au gouvernement que l'étude du bas-breton fût introduite dans les collèges de Bretagne. »

Le Gorsedd de Mûr-de-Bretagne, le 13 juillet 1958, était dédié à la mémoire de notre compatriote.

Quelques lecteurs m'ont déclaré avoir fait buisson creux quand ils ont voulu trouver le passage des « Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse » consacré à Quellien.

Il se trouve au chapitre III intitulé « Le Petit Séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet », aux pages 93 et 94 de l'édition 1947 de Calmann-Lévy.

Il s'agit d'un commentaire d'un poème de « Breiz », « An ofern wenn » (la messe blanche), où Quellien avait nommé Renan... Renan, jeune clerc mort sans dire sa première messe et qu'une procession d'ombres accompagnait à l'église* ruinée de Saint-Michel dont le fier clo-

* En réalité, c'était une simple chapelle démolie en 1841. C'est le chapitre qui, en 1484, fit construire la tour, amer bien connu

cher domine encore Tréguier.. Une mouette gémit, les cloches sonnent...

« C'est pour quelqu'un destiné à être prêtre
Et qui s'en est allé dans l'autre monde sans avoir
dit sa messe...

Hélas ! c'est pour Renan, mort avant d'avoir été
prêtre dans son pays »...

Et que répond Renan ? Il déclare que son ami « a
rendu ce tour de sa destinée par une fiction très ingénieuse... Effectivement, voilà ce que je suis : un prêtre
manqué. Quellien a très bien compris ce qui fera toujours
défaut à mon église, c'est l'enfant de chœur ».

Relations avec Renan et Bloy — cf. p. 74

Narcisse Quellien, qui fut témoin au mariage de
Léon Bloy, le 27 mars 1890, cessera, peu de temps après,
de témoigner son amitié à l'auteur des « Désespérés »,
pour vivre plus intimement dans l'orbite de Renan. Le
« Pèlerin de l'Absolu » en ressentit un véritable chagrin.
On a supposé que c'est Paul Féval qui mit Bloy et Quel-
lien en relation.

On ne sait si c'est Brunetière ou Paul Bourget qui
présenta notre compatriote à Renan. L. Dubreuil pense
que la conjonction eut lieu immédiatement après l'élec-

de nos cartes marines. C'est un point « remarquable » servant à
établir le relèvement nécessaire aux navires pour entrer dans le
chenal de l'estuaire. Les tours de la cathédrale ont la même utilité
en ce qui concerne le mouillage de Palamos, en face de La Roche-
Jaune.

tion de « l'enchanteur trégorrois » à l'Académie Fran-
çaise, en 1878. Le barde rochois avait rendu compte de
cette élection dans la presse.

Cf. page 73

S'il est hors de doute que le transfert officiel — il n'y
en a aucune trace à la mairie — des restes mortels de
Quellien n'a jamais été effectué, certain vieux Rochois
croit pourtant qu'il a eu lieu. D'après lui, on aurait
raconté qu'une nuit, après l'érection de la stèle, on
aurait vu Marie-Louise Lagadig transporter une caisse
au cimetière sur sa brouette ! !...

En ce cas, c'est probablement derrière le monument
que le petit cercueil aurait été enterré...

Mystère !

Un ami rochois de N. Quellien :
JEAN-MARIE TOUPIN,

rédacteur principal au Ministère de la Marine

Bien qu'il soit né à Pontrieux, le 18 février 1846,
Jean-Marie Toupin est bien de La Roche puisqu'il y a
passé son enfance et que son père lui-même était Rochois
d'élection*. De deux ans seulement son aîné, il fut l'un
des compagnons de jeux de Narcisse et son condisciple au
collège de Tréguier.

*Pierre Toupin, né à Ploëzal, ancien élève du Collège de Tré-
guier, était négociant en grains à La Roche où il est mort du
choléra en 1867.

Après ses humanités, Jean-Marie Toupin devient clerc chez son oncle, Maître Trébédén, notaire à Pontrieux, puis s'engage dans la Marine. Il fait la première campagne d'Indochine, puis la guerre de 1870, comme aide-commissaire. Quelques années plus tard, il entra dans les services sédentaires de la rue Royale. C'est alors qu'il retrouva son ami d'enfance avec qui il devait avoir des relations très suivies et des plus amicales et qu'il accompagna au « Dîner Celtique ».

C'est à son fils que je dois ces notes. M. Georges Toupin, après son droit à Rennes, avant la première guerre mondiale, a fait une belle carrière dans l'Administration des Contributions Directes. Il a gardé le meilleur souvenir de l'ami de son père et a lu toutes ses œuvres, ce qui l'a incité à s'intéresser à tout ce qui était matière de Bretagne, y compris la langue.

*

**

Je dédie ces quelques lignes à un membre de la même famille, l'ami Jean Toupin, industriel à La Roche.

Un autre ami de Narcisse Quellien :
PAUL RENIMEL

Né à Guer (Morbihan), en 1860, Paul Renimel était orfèvre rue du Temple, à Paris.

Cet orfèvre, auquel diverses Expositions attribuèrent des médailles pour son adresse manuelle, savait aussi ciseler des vers fort honnêtes à la gloire de la Bretagne. Narcisse lui voua une franche amitié, l'aida à mettre au point son manuscrit des « Chansons » qu'il préfaça

et fit publier chez Maisonneuve. Il emmena son protégé au « Dîner Celtique », où il lui fit lire des vers, dans les cafés littéraires, dans les théâtres, dans les salles de rédaction. Il le présenta, à l'Hôtel de Ville « où il était comme chez lui », à M. Desplas qui devait devenir président du conseil municipal et député.

Par un billet du 9 mars 1902, Narcisse avait demandé à Renimel de venir le voir le dimanche 16. Quand le chansonnier arriva au modeste appartement de la rue Denfert-Rochereau, le « barde », qui avait peut-être oublié le rendez-vous, était sorti depuis quelques instants en compagnie de Yann Morvran-Goblet.

Alain Quellien racontait à l'orfèvre un rôle de chauffeur d'automobile joué par son frère Georges aux « Bouffes » de Ginisty, quand quelqu'un vint annoncer l'accident.

Renimel accompagne Mme Quellien à l'hôpital Cochin où l'on a porté le moribond ou... le cadavre. Il est très affecté... Il contemple une dernière fois la physionomie pleine de noblesse de son ami, ce visage « déjà marqué par la mort, le nez cassé, la cervelle s'échappant, le sang sortant des oreilles »...

La mort de Quellien a dû nettement défavoriser la production littéraire de Renimel. Le poème « Gurvan », annoncé par Narcisse, ne paraîtra qu'à la fin de 1906, sous le titre « La Chanson de Gurvand ».*

*Petit volume, paru chez Maurice Le Dault, intitulé « Deux poèmes : La chanson de Gurvand — Visitation ». La partie réservée à « La chanson de Gurvand » compte 22 pages (renseignement fourni par Jean Choleau).

(d'après la brochure de Pierre Laurent, « Un poète ami de Quellien » — M. Le Dault, Nanterre — 1905 ou 1906 —).

Cf. p. 81

Aux revues auxquelles collabora N. Quellien, il faut ajouter les quotidiens *Le Temps*, *Le Journal des Débats* et probablement *Le Figaro*.

Les « anciens » de La Roche se souviennent d'entendre leurs parents parler des « mobiles » de 1870-1871. Ils faisaient l'exercice sur le Pouliet avec des fusils en bois puis allaient prendre une bolée au grand café Pommelet. Dans « Contes et Nouvelles du Pays de Tréguier », N. Quellien décrit de façon pathétique leur départ pour la guerre, après avoir entendu la messe et le sermon de leur curé en ornements noirs. « Aux confins de la commune on fait halte et l'on se dit « l'adieu ». Là se dresse une croix de calvaire; chaque mobile se dépouille alors de sa ceinture ou d'un vêtement qu'il jette devant le Crucifié; et cette relique, consacrée de la sorte, une mère, une femme, une fille ou une fiancée la recueille mouillée de larmes. La scène est déchirante... »

Ce livre contient d'ailleurs de très belles pages. Tout l'humour rochois est condensé dans la nouvelle « Vieux Nomade ». C'est l'histoire du roi des chiffonniers, Louf, et d'un autre personnage non moins pittoresque et original, Rossignolic.

Louf et Rossignolic étaient les maîtres incontestés de

Traoñ-ar-Pont. Rossignolic, au surnom si argentin, était poète et artiste, jouissait d'une certaine célébrité pour ses chansons bretonnes farcies de français (bien souvent des hymnes d'église dénaturés), pour ses dictons et déclamations de toutes sortes. « Plus d'un jeune vicaire apprit de cet illettré à regarder en face un auditoire »... « Il faisait le bonheur des enfants qui restaient sous le charme de ses récits ou de ses chansons, des heures durant: pas un qui ne le saluât: « Rossignolic ! »; et lui répondait « Malamouric » affectueusement »...

Louf impressionnait par l'air digne qu'il savait garder dans les situations les plus embarrassantes, il avait « les allures d'un doctrinaire ». Ses discours, qui avaient force de loi et étaient pleins d'un humour savamment dosé, tenaient quelquefois dans une phrase, il avait le talent du mot à l'emporte-pièce. Les paysans des alentours ne lui auraient pas confié leur bourse, mais il n'est pas moins vrai qu'ils avaient pour lui une certaine déférence.

Bien entendu, tous deux ont eu maille à partir avec la justice !

LES NOMADES

(note pour les pages 87 et 88)

Une autre ancienne communauté peut être comparée à la petite « république » des « stouperien » et « touerien » de La Roche, celle des potiers de Saint-Jean-de-la-Poterie, près d'Allaire, dans le département du Morbihan.

Eux aussi ont posé (à tort, probablement) un problème ethnique, formaient une société originale dont les traditions ont survécu jusqu'à la fin du siècle dernier. Longtemps les potiers restèrent étrangers à la contrée qu'ils habitaient, ils avaient « un parler et des mœurs hautes en couleur ». Eux aussi parcouraient les campagnes pour l'exercice de leur commerce, colportaient les nouvelles et chapardaient peu ou prou. La gent potière était également tapageuse et savait manier les brocards contre certains passants, bien qu'ayant bon cœur. Leurs voisins se méfiaient d'eux et les désignaient par des vocables spéciaux. Hum ! ces braves potiers n'étaient pas non plus les meilleurs amis de la police.

(voir l'étude de Michel Duval : « Les anciennes communautés artisanales des potiers dans l'Ouest de la France », in « Cahiers d'histoire et de folklore », mars 1957).

COMPLÉMENTS A L'ARGOT

bruant — remarquer que ce mot se trouve dans les dictionnaires français et désigne un passereau.

pichoned ar person — corneilles.

raton est à rapprocher de l'argot parisien *raze* = curé (avec une note péjorative) et de l'allemand *Pfaffe* ayant le même sens.

Erwanig Plouilio — Cette appellation de l'Ankou est toujours répandue, non seulement à La Roche, mais dans tout le pays, notamment dans les environs de Lannion. Son origine vient d'une statue aussi inattendue que macabre qu'on peut voir dans la sacristie de l'église de Ploumilliau : un squelette drapé d'un linceul. Cet Ankou se trouvait autrefois dans l'église où il voisinait avec le catafalque. On se décida à le soustraire aux regards des sensibles après qu'un enfant de chœur se fut évanoui, au cours d'une cérémonie funèbre.

Rien de drôle que cette figuration très impressionnante de l'ouvrier de la Mort ne se soit fixée dans l'imagination des nomades rochois.

Or, cette puissante allégorie est connue bien au-delà des limites du Pays Breton. Selma Lagerlof en trouva la description dans l'exemplaire de « La légende de la Mort en Basse-Bretagne », de Le Braz, que lui communiqua son traducteur, André Bellessort, de l'Académie Française, ancien élève du collègue Félix-Le Dantec de

Lannion. Cette figure celtique passa tout naturellement dans l'œuvre de l'écrivain nordique. Or, Selma Lagerlof est actuellement l'objet d'une thèse d'une étudiante suédoise qui, voulant illustrer son travail par une représentation de l'Ankou, a fixé son choix sur Erwanig.

torta — Dans un de ses contes (« Brud », n° 5), Mab an Dig emploie ce mot dans le sens de dormir, ce qui porte à croire qu'il est utilisé dans la région de Landivisiau. Ce terme ne nous serait-il pas venu du Léon avec les clients de la maison Gélard ?

picherad — Dans le dictionnaire de Troude: eul lampad.

klaka — Dans Vallée: klouka, boire à longs traits.

Certes, plusieurs mots considérés comme termes d'argot sont connus un peu partout dans le Trégor et le Goëlo, les Rochois n'ayant eu que le mérite de les collectionner et de leur donner une vie nouvelle; mais le contraire également est vrai: des mots d'argot ont été adoptés par nos voisins... Pas un Langoatais ou un Pommeritain qui ne connaisse le substantif « bilhez » ! Dans ses Mémoires, le charmant écrivain breton, Jarl Priel, de Plouguiel, emploie assez fréquemment des expressions de notre argot. Dans le petit lexique qu'il donne à la fin de chaque volume, certains termes sont bien signalés comme appartenant à notre « trefodach », mais d'autres tout aussi rochois, comme « klaka », n'y figurent pas.

DE BOISBOISSEL

cf. pp. 17, 19 et 115

L'une des plus vieilles familles nobles de Bretagne.

On sait que lorsqu'un nouvel évêque de Saint-Brieuc entrait pour la première fois dans sa bonne ville, c'est le seigneur de Boisboissel qui conduisait son cheval par la bride.

Cette famille, fixée depuis longtemps en Haute-Cornouaille, a de nombreuses attaches avec le Trégor.

Thibaut de Boisboissel fut tué à la bataille de La Roche-Derrien, en 1347. Son frère Pierre eut le même sort avec Charles de Blois, à Auray, en 1364.

Nous avons dit qu'Yves de Boisboissel, évêque de Tréguier, fit partie de la députation conduite par Jean III de Bretagne auprès du pape Jean XXII, en Avignon, pour lui demander de hâter la canonisation d'Yves Héloury.

Les Boisboissel possédaient plusieurs prééminences en l'église paroissiale de Trégomeur, dont le droit de sépulture. Dans cette paroisse, ils étaient seigneurs du Fossé-Raffray et, à Ploézal, le manoir de Launay leur appartint longtemps.

Au XVIII^{me} siècle, Achille de Boisboissel fut capitaine de Pontrioux, une des vingt capitaineries créées par le duc d'Aiguillon, en 1756, pour la défense de la province.

Une branche des Boisboissel a résidé à Tréguier:

Vincent-Gabriel, enseigne de vaisseau au service de la Compagnie des Indes. Emigré en 1793, il fut amnistié le 17 thermidor an XI, avec main-levée de séquestre de ses biens. Fils de Jean-Joseph et de Marie-Jeanne Quïntin de Kercadio. C'est du père ou du fils que sont les œuvres mentionnées dans la « Notice sur les écrivains de Bretagne », sous la rubrique « comte de B., de Tréguier » : « La Constance couronnée », pastorale en 1 acte, 1782, « Constantin », tragédie, « L'Ecole des vieillards », comédie, 1784, « Proses et rimes d'un Bas-Breton » et quelques autres énumérées par Benjamin Jollivet.

Vincent avait un frère, Toussaint-Joseph, né à Tréguier, baptisé en l'église Saint-Sébastien*, cleric tonsuré en 1753. Il fut nommé, en 1779, chanoine comte de Lyon, ayant fait les grandes preuves capitrales exigées (preuve de noblesse à 32 quartiers). Vicaire général de Tréguier en 1780, de Lyon en 1781. Décédé et inhumé à Lyon en 1819.

(d'après des notes fournies par notre cher confrère du Collège bardique, le général comte de Boisboissel).

Cf. pages 21, 108 et 116

Parmi les signataires du « Mémoire de la noblesse de Bretagne au Roi » (26 mai 1788), en faveur du rétablissement de la pleine autorité des Parlements), on trouve trois Kermel (l'un d'eux signe « Kermel Kerme-

*La ville de Tréguier comprenait trois paroisses: Le Minihy, Saint-Sébastien-de-la-Rive et Saint-Vincent et possédait plusieurs églises (dont N.D. de Coatcolvézou) et de nombreuses chapelles. Le Minihy a été érigé en succursale en 1800 ou 1801.

sen »), un Rogon de Kersaliou, un Rogon de Carcaradec et un Kergariou.

Complément de la note 60, pp. 118 et 119

La famille Clément de Ris, qui possédait Boured, était fixée à Tréguier.

Emile-Clément de Ris fut aide de camp de Masséna puis du maréchal Lefebvre (l'époux de « Madame Sans-Gêne »), prit part à une bonne partie des guerres de l'Empire, y compris la campagne de Russie, en 1812, où il gagna le grade de chef d'escadron de la Vieille Garde. Colonel en 1814. Il devait devenir pair de France.

Le comte L. Clément de Ris collabora à « L'Illustration » sous le Second Empire.

Complément de la note 11

Rolland de Coetmen doit supporter de voir démolir son château de Tonquédec. Quelques années plus tard, il commence à le reconstruire. C'est chose faite vers 1470, à part l'enceinte qui n'est achevée que vers 1580. Ce devait être un fort bel ouvrage quand l'impitoyable Richelieu s'y attaqua en 1622.

Cf. p. 25

D'après « Le Collège de Tréguier depuis sa fondation jusqu'à nos jours », Prud'homme — Saint-Brieuc — 1895 —, Tréguier et La Roche ont eu, au début de la Révolu-

tion, leur journée de révolte ou de « tōliou baz » causée par l'embarquement des grains.

Cf. p. 29

Errare humanum est !

Il s'agit de trois lignes: « Un prêtre natif de Langoat, Yves-Marie Le Guillou-Kerenrun, grand dignitaire de la Sorbonne, fut pour ses confrères de Paris un exemple de dignité. » Note prise dans l'ouvrage de l'abbé Tresvaux.

Erreur, m'ont déclaré notre estimé compatriote, M. le chanoine Ph. Menguy, qui prononça le panégyrique du Bienheureux Guillou, et le bon recteur de Lézardrieux, M. l'abbé E. Monjaret.

« Le Bienheureux Yves-André Guillou est né le 8 mars 1748 au village de Keranrun, en Lézardrieux, où il a été baptisé le 9 mars 1748 (fils de noble Mathias Guillou, lieutenant de Pleudaniel et de Catherine Lucas). » Et M. le Recteur me précise le nom du parrain et de la marraine, Servanne de Seré de Penanguer.

D'abord clerc du diocèse de Tréguier, Yves-André Guillou fut reçu, à Paris, maître ès-arts (licencié ès-lettres), licencié en théologie, puis, après son ordination, membre de la Société de Navarre, docteur en théologie et devint proviseur du collège de Navarre puis vice-chancelier de l'Université de Paris.

Adversaire irréductible de la Constitution civile du clergé, il fut enfermé à Saint-Firmin, « martyrisé avec ses confrères, au nombre de 190, le 2 septembre 1792, et béatifié par Sa Sainteté Pie XI le 17 octobre 1926 ».

C'est par la même occasion que furent béatifiés les 120 autres prêtres de la prison des Carmes.

Dont acte, Monsieur le Recteur !

On chante à Lézardrieux deux beaux cantiques à l'adresse du bienheureux, l'un en breton, l'autre en français.

A défaut de ce grand maître en Sorbonne, mort martyr de sa foi, rappelons que Langoat a donné le jour à l'abbé Lageat, victime de l'échafaud révolutionnaire et dont nous avons déjà parlé, et à Le Grand, mort recteur de l'Académie de Rennes sous la Monarchie de Juillet.

Second erratum, p. 54

MM. Simon et Le Goff ont bien été vicaires de M. Turmel, mais le premier à Trébeurden et le second à Plouguil.

Autre erratum, p. 125

Rayer la mention : « Augustin de Launay était octogénaire et devait décéder en 1886 ». Erreur quant à l'âge que nous avons omis de rectifier à cet endroit, alors que nous l'avions fait à la p. 123.

INAUGURATION DE LA STATUE DE RENAN A TRÉGUIER

C'était à l'époque où le tribun populaire Emile Combes réalisait les terribles choses préparées par Waldeck-Rousseau, son prédécesseur à la Présidence du Conseil... Epoque de profonde division sociale qui vit l'expulsion des enseignants congréganistes.

Cette fête venait mettre le feu aux poudres.

A l'ombre de la cathédrale de Tréguier, et comme un défi à la Bretagne catholique, le ciseau expert de Jean Boucher* venait de terminer la statue d'Ernest Renan, et deux ministres allaient se déplacer pour inaugurer ce monument: MM. Combes et Chaumié, ministre de l'Instruction Publique.

Cet événement qui souleva tant de passions et qui, à la vérité et fort heureusement, ne fit guère couler que de l'encre, eut lieu le 13 septembre 1903.

Bien avant ce jour, la région entière connut un grand déploiement de troupes et plusieurs détachements campèrent à La Roche où un très imposant arc de triomphe fut construit route de Pommerit, à peu de distance de

*Le statuaire Jean Boucher (1870-1939), membre de l'Institut, auteur du monument qui ornait la niche, aujourd'hui vide, de l'Hôtel de Ville de Rennes. Il repose au cimetière de l'Est de cette ville sous une gracieuse stèle. On lui doit de nombreux monuments aux morts de la guerre 1914-1918, dont ceux de Hédé et de Combourg où il avait passé son enfance.

l'extrémité ouest de la rue. Il portait l'inscription: « Aux Ministres de la République ».

Le landau ministériel quitta Pontrieux à 8 heures, escorté par un piquet de dragons et un peloton de gendarmes à cheval. Aux côtés du Président du Conseil, avaient pris place le général Passerieu, Robert, préfet des Côtes-du-Nord, et le chef de cabinet du ministre.

Et la foule de se presser sur le parcours... Une foule agitée d'où partaient les acclamations des « Bleus de Bretagne », mais aussi les sifflets des contre-manifestants. Les cris et vociférations ne manquèrent pas à La Roche, mais il ne se passa rien de particulier. Tout acte hostile était difficile à perpétrer dans des rues si bien gardées. Combes avait au moins la satisfaction de trouver dans notre ville un maire selon ses souhaits, le docteur Joseph Le Rolland, aussi le pria-t-il de monter dans son landau qui traversa « Plas-Kêr » puis poursuivit son chemin vers Tréguier. Un des témoins croit se souvenir que notre maire descendit de voiture après avoir dépassé l'église.

De très nombreux Rochois suivirent le sillage de l'escorte. Ce n'était pas chose facile, toute la route de Tréguier n'était qu'une longue série de véhicules hippomobiles où le cabriolet du bourgeois voisinait avec le char-à-bancs du paysan. Le tout encadré d'innombrables piétons semblant aussi pressés que des coolies chinois. Quelques bousculades, bien entendu... Rires des jeunes et grogneries des vieux, des quolibets et quelques rodomon-tades en franc parler du Trégor, et puis, là-bas par devant, toujours la même gamme de clameurs variées. Du reste, belle journée pour marcher en ce début de l'arrière-saison. Le soleil était pâle, « trop blanc » disaient les vieux,

et il soufflait un vent du suroit, signe avant-coureur de l'équinoxe, qui ne leur disait rien qui vaille.

Ce « rush » atteignit la butte Saint-Michel et vint se heurter à un barrage de militaires en armes. Pour passer il fallait montrer patte blanche... Avant d'exhiber la carte d'entrée, que certains avaient obtenue au préalable dans leurs communes respectives, il fallut piétiner sous une pluie violente qui venait justifier les craintes des « anciens ». Tout le reste de la journée ne devait être qu'une longue averse. Ceux qui réussirent à franchir ce barrage défilèrent entre des dragons en armes, puis, avant de déboucher sur la place du Centre, nouveau contrôle entre les triples haies des fantassins du 48^m.

Tréguier avait pavoisé. Les rues étaient ornées de nombreuses bandes où se lisaient des « Soyez les bienvenus », « Vive la Bretagne républicaine », « Vive Combes » et même « Vive la raison ».

Aux abords du monument avait été dressée une estrade où, en plus des personnages déjà cités, on pouvait reconnaître Anatole France, Berthelot, Henri Brisson, l'amiral Réveillère, Guieysse, député de Lorient. Dans son allocution, le maire de Tréguier, M. Guillerm, associa les noms de Hoche (!) et de Renan. Puis suivirent les discours de Guieysse, de Chaumié, de Berthelot et d'Anatole France. Jean Psichari remercia au nom de la famille Renan.

Malgré la pluie, une foule dense environnait la tribune officielle. Une véritable grappe humaine s'accrochait au socle du monument et deux ou trois « cols bleus », ainsi qu'un jeune Rochois, avaient réussi à se hisser auprès de Minerve.

Mais les « Chouans » aussi avaient « mobilisé » Depuis quelques jours, il y en avait un bon groupe à Tréguier. Surgissant du presbytère et de la cathédrale, armés de « penn-baz » et sous le commandement du comte de Kerpoisson, ils firent plusieurs sorties pendant la cérémonie, mais se heurtèrent chaque fois aux baïonnettes du 48^m et aux charges fougueuses des dragons. Pendant ce temps, des notables catholiques, dont MM. de Roscoat, Ollivier*, de Boissieu, l'amiral de Cuverville, écoutaient, à la cathédrale, le sermon éloquent de l'abbé Gayraud sur la divinité de Jésus-Christ. Ils auront ensuite des difficultés à sortir, seront injuriés et Madame de Kerpoisson sera même frappée.

Pendant le banquet de deux mille couverts, les cris hostiles de « A bas Combes » ne manquèrent pas. Des horions furent échangés et il y eut quelques blessés.

Un des journalistes présents, le chroniqueur de « Le Monde Illustré », conclut ainsi son article: « Les fêtes d'inauguration de la statue de Renan, à Tréguier, peuvent se résumer ainsi: beaucoup de pluie, des cohues, des attroupements, des cris et des vociférations ».

Note pour la page 56

Le docteur Pierre Loyer, notre ancien maire, adhéra, en 1902, à la « Breuriez studierien vreton Roazon » (association des étudiants bretons de Rennes) et participa au « risorgimento » du début du siècle.

*Son mandat, ainsi que ceux de Louis Le Provost de Launay, du marquis de Carné et du comte de Tréveneuc, venait d'être renouvelé au Sénat.

— Note pour la page 56: M. Le Bitoux —

Notre maire avait eu des relations avec « la bande à Sidonie », dont l'âme était M. Jean-Baptiste Legeay, Frère Clair-Marie*, économe du Postulat des Frères de La Mennais au Roscoat, en Pléhédél, arrêté en novembre 1941 et décapité à la hache à Cologne en 1943.

Principaux affiliés de la région: M. L'Hénoret, huissier à La Roche, qu'on n'a pas revu après son arrestation; Mme Alain, institutrice aux Quatre-Vents, en Langoat, qui, après une dure captivité, coule une retraite heureuse à La Roche, M. Le Gac et Mme Le Cozannet, de Langoat, M. Jean Guézou, de Bégard.

Cf. p. 121 (pêche)

Quarante-trois bateaux ont pris part, en mars dernier, à la journée de dragage d'huîtres en amont de la ville de Tréguier.

Sur une récolte de 4 tonnes, un ostréiculteur en a acheté près de 3 tonnes à raison de 120 francs le kilo.

Notons que cette journée de dragage constitue toujours pour les Trégorrois une attraction qui ne manque pas de pittoresque.

*Voir la brochure que lui a consacrée le chanoine Le Douarec (Procure des Frères de Ploërmel).

JEAN-MARIE SAVIDAN

En 1910, la presse entière célébrait le courageux exploit d'un de nos compatriotes, le docteur Jean-Marie Savidan, jeune médecin de marine.

L'un des premiers sous-marins français, le *Pluviôse*, ayant coulé dans la Manche et ayant été remorqué à Dunkerque, le docteur Savidan s'offrit à descendre dans l'horrible coffre empuanti qui recélait les noyés. Muni d'un scaphandre, à l'époque appareil très rudimentaire et qu'il n'avait encore jamais revêtu, le jeune officier transporta sur son dos — il était très fort — un à un les cadavres à quai.

Il se trouva être le plus jeune décoré de la Légion d'honneur.

Peu de temps après, la ville de Dunkerque édifia un beau monument aux victimes du *Pluviôse*.

Jean-Marie Savidan avait été le condisciple de François Jaffrennou-Taldir au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc. Dans ses « Envorenou » (Mémoires), Taldir rappelle le souvenir de son ami qu'il avait accompagné à La Roche pour les obsèques de son père, en 1897, comme délégué de la classe de rhétorique. Tous deux appartenaient au groupe des premiers élèves du cours de breton de François Vallée-Abhervé.

Quoi de nouveau à La Roche ? Nous nous devons au moins de citer le service d'eau dont les travaux se poursuivent depuis 1956 (projet total 140 millions). Nous en devons la réalisation à la constitution du syndicat intercommunal des sources de Kerloazec, présidé par le docteur Clech, conseiller général et maire de La Roche.

Il y a longtemps que l'eau de Kerloazec était reconnue pour sa pureté, sa fraîcheur et sa délicate saveur.

COQUILLES

- p. 16, 4^{me} l., la Boiteuse et non Boîteuse.
p. 19. « On croit ferme que le célèbre chevalier vint habiter avec sa savante femme la grande maison située en face de l'église »... Non, bien entendu, cet immeuble proprement dit, mais le vieux logis qui l'a précédé (se reporter à la page 37).
p. 29, note 17, lire Aug. Dupouy.
p. 47, 18^{me} l., lire: mamm-you-goz.
p. 61, 10^{me} l., et 11^{me} l., lire: le principal amer.
p. 60, 1^{re} l., lire: Traoñ-ar-Pont.
p. 74, 25^{me} l., lire: l'auteur des « Désespérés » dut exercer.
p. 80, 2^{me} l., lire: Alexandre Tausserat.
p. 88, note 49, lire: « sous un costume de Rochois ».
p. 91, lire: voleur (bret. laer).
p. 94, lire: Zerasined et surtout zer; spoëña zer...
p. 95, à l'expression « beoz », lire: il a tiré ses grègues.
p. 97, lire: Eul lagad ejen da darieg.
p. 117, dernière ligne: « Tressées de fleurs des champs ».

- p. 125, liste des maires. Lire: F.M. Loyer (1886), médecin, conseiller municipal depuis 1879 (et non 1789 !).
p. 126, 12^{me} l., lire: François Savidan; dernière l., lire: abolies.

— Publicité —

Lire: Café Gallès-Merrer

Yves Le Diuzet.

M^{me} Briand-Le Jean (café des Sports).

E. LE BARZIC,

Lauréat

du prix de l'« Entente Culturelle Bretonne ».

Septembre 1958.



